



HAL
open science

Caramuru, entre histoire et épopée

Michel Riaudel

► **To cite this version:**

Michel Riaudel. Caramuru, entre histoire et épopée. Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain. Cahiers du MIMMOC, 2013, Poétisation de l'histoire et de la politique, 9-2013, 10.4000/mimmoc.1006 . hal-02056012

HAL Id: hal-02056012

<https://hal.science/hal-02056012v1>

Submitted on 29 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Caramuru, entre histoire et épopée

Michel Riaudel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mimmoc/1006>

DOI : 10.4000/mimmoc.1006

ISSN : 1951-6789

Éditeur

Université de Poitiers

Référence électronique

Michel Riaudel, « Caramuru, entre histoire et épopée », *Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain* [En ligne], 9 | 2013, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/mimmoc/1006> ; DOI : 10.4000/mimmoc.1006

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.



Mémoire(s), identité(s), marginalité(s) dans le monde occidental contemporain – Cahiers du MIMMOC est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Caramuru, entre histoire et épopée

Michel Riaudel

L'ingénieux intitulé de ces journées d'études invite à se demander si la poétisation ne consiste qu'en quelques fioritures sans conséquence du récit historique, ou si elle met en péril l'histoire en tant que discipline autonome. Que l'on entende par poétisation la mobilisation d'un ensemble de procédés rythmiques ou stylistiques destinés à frapper les esprits, à fixer un récit par des jeux d'images et d'intensité, et l'on place la puissance du sensible au service de l'intelligence historique dont le message, loin de se voir affecté, s'en trouve alors rehaussé. Si au contraire on l'interprète comme introduisant la folle dans le logis, l'imagination, tel le ver venu habiter le fruit, le caractère rationnel de l'histoire, constituée en science humaine ou sociale, se trouve menacé. Soit l'historien voit dans la poétisation un ornement, un recours, un détour utiles, sinon nécessaires... Mais alors à quelles conditions, sous quelles formes et dans quelles limites ? Soit l'historien poète ou le poète historien, dans une forme de concession au diable imaginaire, hybride sa discipline au point d'y perdre son âme.

À vrai dire, cette dichotomie entre poésie et histoire, posée comme préétablie à la discussion, repose sur des fondements contestables, en ce qu'elle naturalise une coupure qui comporte sa propre part d'imaginaire et d'historicité, inscrite dans le tournant critique du XIX^e siècle. Si l'on observe les choses de plus près, par exemple dans un territoire que l'on peut croire à la marge de ces processus de transformations épistémologiques — c'est-à-dire pour d'aucuns périphérique et subordonné —, le Brésil, l'affaire semble bien plus complexe ou confuse qu'il n'y paraît au premier abord. Du XVIII^e au XIX^e siècle, la région est passée d'un statut de colonie à celui de nation indépendante, en traversant des phases de transition l'ayant notamment mis à pied d'égalité avec la métropole portugaise, lors du transfert de la Cour à Rio de Janeiro, en 1808. Cette situation, certes politiquement et culturellement arrimée à l'Europe, mais par des nœuds plus lâches qu'ailleurs, rend particulièrement intéressante l'étude des conditions d'écriture de l'histoire brésilienne à cette période.

De la vérité poétique à la raison scientifique

La publication en 1730 d'une *Histoire de l'Amérique portugaise* de sa découverte, 1500, à l'année 1724¹, un ouvrage pionnier comme se plaît à souligner son auteur, Sebastião da Rocha Pitta, répond manifestement à une attente politique. L'Académie royale portugaise d'histoire venait d'être fondée, dix ans plus tôt, traduisant la volonté de faire de l'écriture historique un instrument régalien de rayonnement et de puissance, quand elle découlaît jusque-là le plus souvent, concernant le Brésil, d'initiatives de missionnaires. Les temps avaient changé, entre autres depuis la lutte contre l'occupation hollandaise, dans la première moitié du XVII^e siècle. Plus ou moins concomitante de l'avènement de la dynastie des Bragance à Lisbonne (qui mit fin en 1640 à six décennies de « double couronne » sous la coupe espagnole), cette guerre de « libération » fut aussi l'effet d'une mobilisation locale qui signalait la possibilité d'une relative autonomie de fait du territoire ultramarin². Que l'*Histoire de l'Amérique portugaise* fût l'œuvre d'un « Brésilien » de sol est à cet égard doublement significatif. Cela indique l'émergence d'une élite régionale, encore très dépendante de la métropole où elle allait étudier, mais capable de fournir des plumes et des cadres à l'empire : citons aussi Alexandre de Gusmão, promu secrétaire du roi D. João V l'année de publication de l'*Histoire de l'Amérique portugaise* et grand négociateur du Traité de Madrid (1750), lui natif de Santos. À l'heure où la colonie contribuait de plus en plus à la richesse de la Couronne, depuis la découverte de l'or en 1698, le Brésil devenait un enjeu économique et politique de taille, qu'il s'agissait à la fois de chanter et de tenir sous dépendance étroite. C'est d'une certaine façon le rôle de Rocha Pitta, chevalier de l'Ordre du Christ, colonel d'un régiment d'infanterie de Bahia (où il était né) et membre surnuméraire de l'Académie récemment fondée, c'est-à-dire dignitaire du royaume et néanmoins enfant d'une de ses contrées lointaines, que d'exalter une terre sans en dénouer les liens de vassalité :

[...] au Prince, qui dirige l'Empire, il appartient de parrainer l'Histoire. En elle Votre Majesté verra à gros traits se dessiner la partie du Nouveau Monde qui est, de toutes celles du Globe ancien que comprend le cercle de votre Couronne, la plus grande de votre Monarchie. Elle n'offre pas à Votre Majesté les grandeurs d'autres Régions où domine votre puissant Sceptre, puisque celles du Brésil sont déjà si nombreuses à vous verser tribut³.

Cette histoire-là a toutefois comme paramètres de la vérité les intérêts du Prince. Elle a partie liée avec une conception holiste de la Nation, toute entière structurée autour du corps du Roi⁴, et les modèles rhétoriques qui font de l'épopée le plus élevé des genres. Un peu plus tard dans le siècle, le jésuite João Daniel opposera l'exigence heuristique de son ouvrage, un traité sur les richesses amazoniennes, aux libertés prises par les conteurs d'histoire : « nous allons maintenant donner nouvelle [de ces richesses] dans ce Traité afin que les lecteurs voient que ce sont réalités de la vérité, et non hyperboles d'historien⁵ . » C'est dire que les procédés d'authentification des faits, bientôt requis par la science historique, visaient alors moins l'exactitude que le vraisemblable et la cohérence téléologique, sinon providentielle, de l'œuvre.

Symétriquement au doute qui plane sur la rigueur de l'historien, la poésie n'a toujours pas été privée de sa valeur de connaissance que lui attribue l'esthétique classique française :

Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable ;
Il doit régner partout, et même dans la fable :
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité⁶.

Sans doute la vérité qu'invoque ici Boileau deviendra-t-elle deux siècles plus tard l'« au-delà de la vérité » pour Karl Marx. Dans l'esprit du philosophe matérialiste, une fois cet au-delà évanoui, l'histoire reçoit pour mission « d'établir la vérité de l'ici-bas⁷ ». Autrement dit, la vérité de l'épître serait encore fortement teinte de croyances et de postulats religieux ; aussi, loin du positivisme érudit qui lui succédera, admettait-elle une « adroite fausseté » tant que l'inexactitude du détail n'ébranlait pas la vérité d'ensemble. Authentique boussole du poète, c'est bien la vérité qui constituait en dernière instance l'horizon poétique capable de distinguer l'épopée de l'histoire, sans pour autant avoir à les mettre en concurrence puisque l'une et l'autre participaient à leur manière des belles-lettres, synonymes de production du sens. Mais selon les bons vieux préceptes aristotéliens, à l'histoire revenait de dire le particulier de ce qui était arrivé ; à la poésie le général de ce qui aurait pu se produire⁸.

Or c'est précisément ce paisible ménage qui va tourner au vinaigre au siècle de Comte, Michelet et Marx, comme l'indique Vincent Debaene :

Du point de vue des savants, depuis le début du XIX^e siècle, le rapport de la science à la littérature est d'abord un rapport d'*émancipation* : les disciplines pensent leur propre constitution comme l'isolement d'un domaine de connaissance qu'elles soustraient à la connaissance généraliste des hommes de lettres. En ce sens, en devenant des sciences, elles se libèrent de la littérature⁹.

Le prouve l'exemple de Buffon, tenu pour grand savant par ses contemporains, puis devenu « l'un de nos plus éloquents écrivains » selon Cuvier, qui encense le styliste pour mieux condamner « le vice de sa méthode » : « Chacun voit que ce n'est qu'en se faisant illusion par l'emploi d'un langage figuré qu'il a pu attribuer à des molécules organiques la formation de cristaux¹⁰. » Ce genre de crime de lèse-majesté, que le Kant de la Troisième Critique lui-même n'aurait pas toléré, à savoir confondre la nature inorganique et le monde du vivant, sera non moins banni du champ historique. Plus question de mêler la fantaisiste rumeur populaire et les faits établis sur la foi des archives.

1 Procès d'un mythe de fondation

Tel est du moins le credo qui se dégage de l'entrée en matière d'un essai de Francisco Adolfo de Varnhagen, "O Caramuru perante a historia¹¹", Caramuru face à l'histoire. Il s'agit à l'origine d'une dissertation présentée à l'Institut Historique et Géographique Brésilien (IHGB), fondé en 1838, sous la Régence, et placé dès 1840 sous le parrainage du jeune empereur dom Pedro II. L'institution joua un rôle décisif dans la publication de documents relatifs à l'histoire du pays, indépendant depuis 1822, dans la constitution d'un passé, d'une mémoire, dans l'édification du métarécit des fondations nationales. Parmi les héros des premiers âges, un Portugais à l'origine obscure, Diogo Álvares, avait mis ses bonnes relations avec les Tupi de la côte bahianaise (qui le désignaient par le nom de Caramuru) au service du premier gouverneur-général de la colonie, Tomé de Sousa, et de la mission jésuite qui accompagna son arrivée à Bahia, en 1549. Le mythe, qui s'était constitué autour de lui entre les XVII^e et XVIII^e siècles et s'était cristallisé dans le poème épique paru en 1781¹², lui avait, entre autres épisodes antérieurs à 1549, attribué un voyage en France, au cours duquel sa femme indienne aurait été baptisée puis mariée à Diogo Álvares par le couple royal français, Henri II et Catherine de Médicis. Au-delà de l'in vraisemblance des faits, l'excursion française constituait une impureté embarrassante, préjudiciable à l'homogénéité d'un récit de fondation. Aussi l'IHGB soumit-il l'authenticité du voyage français à l'expertise de ses collaborateurs. Varnhagen, correspondant associé à l'institution depuis 1841, s'employa à établir les faits et n'eut pas de mal à démontrer l'anachronisme d'une telle aventure. Dans un préambule tout à fait

édifiant, il se protège néanmoins des critiques qui pourraient venir non des érudits, mais des tenants de la légende. Et ce faisant, il livre sa conception de l'articulation entre fable et vérité historique :

Presque toutes les nations offrent des exemples, dans les premiers temps de l'histoire de leur civilisation, de contes merveilleux qui, dans leurs langues, les ont bercés, et ont par la suite alimenté l'imagination de leurs peuples tant qu'ils n'eurent guère de quoi dire d'eux-mêmes. Il y a dans ces contes presque toujours un fond de vérité : il n'était d'ailleurs pas possible, à qui disposait de si peu de matière dont faire histoire, d'oublier un fait extraordinaire accompli par des hommes plus éminents de corps ou d'esprit, ou issus d'un peuple plus illustre, que les simples aborigènes sauvages devaient avoir vénéérés en tant que créatures d'une autre espèce, comme dieux ou demi-dieux.

Un véritable *mythe héroïque*, ainsi formé, se propage et prend corps de génération en génération, et l'on a souvent fondu sous le nom d'un seul individu les faits notables survenus à une pluralité de personnes. Le peuple n'attend pas l'apparition de chroniqueurs et d'historiens établis pour rendre public un fait qui attise sa curiosité. Après que celui-ci s'est déroulé, il le raconte, le reraconte : la poésie l'enjolive, l'imagination l'enrichit¹³, l'esprit se livre à des associations, et au bout d'années ainsi l'histoire émerge de ce chaos, altérée par cette Babel de langues dispersées, chaque fois plus prodigieuse et stupéfiante : et plus elle l'est, plus grande sera la certitude de frapper l'imagination et de toucher les cœurs, en particulier ceux du sexe qui recueille plus intimement ces sensations avant de nous les transmettre avec son lait. L'historien n'apparaît que plus tard quand le peuple s'est constitué et a progressé en termes de civilisation : mais concernant ce fait qui intéressa le peuple, et dans cette forme qui l'intéressa, il dispose de l'histoire en une archive beaucoup plus populaire, et non moins durable que les documents écrits sur parchemin : c'est celui de la tradition¹⁴.

On le voit, Varnhagen oppose la fable à l'histoire comme science, ou plutôt il les fait se succéder à la manière de Vico, pour qui « toutes les nations ont eu des origines fabuleuses, et [...] ces fables ne sont que la première histoire de toutes les nations¹⁵. » Ce qui fait la fable pour l'historien brésilien, c'est d'abord l'ignorance du peuple, son immaturité. Les premiers temps d'une nation sont ceux de son enfance, et de son peuple enfant qui se berce de contes merveilleux. Sa candeur n'a d'égal que sa virginité : il n'a rien à raconter, et le peu qui se présente tourne à l'extraordinaire. Ou plutôt, les temps primitifs sont dominés par les héros. Cyclique dans la *Scienza nuova*, l'histoire de Varnhagen se présente comme un devenir immobile. Devenir car l'on progresse, par exemple, du religieux à la science ; immobile car sous de nouveaux habits perdure une élite, reviennent des êtres « d'une autre espèce » que l'homme ordinaire, jadis à moitié divins, aujourd'hui raisonnables et illustrés. Aux héros succèdent les « hommes supérieurs » (l'historien, explicite Varnhagen) qui perfectionnent les sciences nées, nous disait Vico, « des nécessités publiques et des besoins des peuples¹⁶ ». Mais la science vichienne, « qu'il faut étudier avant toutes les autres, c'est la *mythologie*, c'est-à-dire l'interprétation des fables¹⁷ ». Projet très différent de celui de Varnhagen pour qui la tradition orale transmet les faits en les altérant et les travestissant à loisir. C'est pourquoi si la « science nouvelle » marchait avec le mythe, l'histoire nouvelle s'affirme désormais contre lui. La parole populaire y est d'autant plus frappée de sensibilité et d'émotion qu'elle est souvent celle des femmes et des nourrices. Son action est d'autant plus frappante qu'elle ignore le filtre de la conscience : elle a pour véhicule le corps et les sens, elle est comme sang et lait instillés dans les cœurs. L'historien, lui, nous fait comprendre qu'il se tient au-dessus de ces humeurs :

Combien d'exemples ne pourrions-nous citer de ce type de croyances traditionnelles, dont certaines, déjà mises à bas par la juste et sévère critique chez

le petit nombre, comparativement, de ceux qui dans une nation fréquentent les livres, se conservent malgré tout et se conserveront à jamais pour le commun, et même dans le cœur de ceux dont la conviction et la raison prêchent le contraire ?¹⁸

Peuple inspiré, masse ignorante

En fait Varnhagen est loin de la lecture romantique que Michelet fait du penseur napolitain. Il introduit de l'*esprit de géométrie* là où, contre Descartes et Fontenelle, Vico privilégiait les mérites de la poésie. Et surtout il fonde en une seule période, les deux premières phases de la *Science nouvelle*, celle des temps obscurs, des dieux, et l'ère des héros. Plus qu'une entorse, la réduction signifie un véritable infléchissement. Elle permet d'opposer de façon binaire la caste des lettrés et le peuple crédule (« dans les temps héroïques, les plébéiens et les nobles formaient deux nations différentes », écrivait Vico¹⁹), en postulant de surcroît un progrès de l'humanité qui n'est pas si clairement affirmé par l'anti-cartésianisme vichien. Selon celui-ci, chacun des trois âges avait ses atouts, sa logique et son langage : hiéroglyphique, symbolique, graphique enfin. Aucun ne pouvait être taxé d'obscurantisme. Au contraire, Varnhagen²⁰, fils d'un ingénieur allemand venu travailler au Brésil dans les années 1810 sur la sollicitation de la dynastie des Bragance, alors installée à Rio, associe la critique des crédulités héritée des Lumières, l'autoritarisme des élites à la façon des despotismes éclairés et un légitimisme au service des progrès de la raison. Il ne jure d'ailleurs que par la supériorité européenne, seule capable de civiliser le Brésil, comme le dit sa préface à son plus célèbre ouvrage :

Nous avons néanmoins insisté, plus qu'aucun autre de nos prédécesseurs en pareils travaux, sur la véritable appréciation comparative du degré de civilisation des colonisateurs, celui de la barbarie des colons esclaves ramenés d'Afrique en toute impiété, et celui de la sauvagerie des peuples, derniers envahisseurs nomades, qui occupent en général le territoire que nous appelons aujourd'hui Brésil²¹.

Compte tenu de ces préjugés, on est d'autant plus sensible aux précautions prises pour soumettre à la question historique la fable de Caramuru. Le titre annonçait un procès : le héros mythique comparaissant *face à* (« perante ») son juge, l'historien, au grand tribunal du savoir. Toutefois le fléau de la raison y prend le pas sur le glaive de la condamnation. Il ne s'agit pas d'*extirper* la croyance populaire, car si l'implacable rigueur de la démonstration peut ébranler une part de ses bases, elle ne peut prétendre en venir à bout :

Quand les croyances s'implantent une première fois, il n'est pas facile d'en extirper les racines. Elles font une religion dont les sectateurs, s'ils ne se trouvaient pas de terre leur servant de patrie, préféreraient errer tels les enfants de Moïse plutôt que de se laisser exterminer par les mécréants intolérants de leur secte. Le roi Arthur, Charlemagne et ses douze pairs, Le Cid Campeador et même le roi D. Sebastião vivent pour l'histoire autrement que pour la poésie et la croyance populaire. Il en est comme pour la Mythologie : nous savons tous qu'il y a en elle une part historique, et l'autre imaginative ; nous apprenons même dans les écoles à les distinguer : cependant quand nous lisons un poète classique nous croyons d'une foi égale aux entités qui ont eu une existence historique, et en celles proprement fabuleuses. La véritable foi ne nous est donnée que par la magie du poète, qui sait mieux que tout autre nous toucher et faire vibrer les cordes de nos sentiments.

C'est cette conviction qui nous habite, de ce que la critique dépassionnée ne peut plus produire aucun mal étouffant l'enthousiasme en faveur de notre épopée brésilienne, et le grand désir où nous nous trouvons de traiter d'un sujet pour lequel l'Institut s'est montré mobilisé, quand il l'a soumis à un concours qui devait d'abord exposer ce qui existe de documents authentiques, puis se laisser guider par leur naturelle et naïve expression, ainsi que par la lumière de la critique ; et une

fois prouvée de façon évidente l'existence d'un Caramuru, ce qui se trouvait jusqu'alors entre doutes et preuves insuffisantes, nous chercherons à établir autant que faire se peut la question particulière de son si célébré voyage en France, qui est tout le sujet inscrit au programme, et constitue une partie de la totalité de la question²².

Le sort de la poésie est donc lié au statut du peuple. Bien qu'elle soit l'expression d'une régressivité, elle conserve son utilité pour cimenter la nation et parler aux âmes les plus simples, non à travers les livres et autres productions érudites, mais par les chansons et la tradition. Devenu condamnable du point de vue de la vérité, le mythe héroïque demeure nécessaire à la consolidation de l'esprit national. Puisque le mensonge ne peut être éradiqué, qu'il est vain de vouloir éduquer le peuple dont l'ignorance est définitivement incurable, il faut se résigner à célébrer les héros qu'il s'est choisis (ou que l'on aura choisis pour lui). Le dualisme du corps et de l'esprit se voit redoubler d'un dualisme social, où chaque caste possède son outillage, son répertoire et son registre. L'élite intellectuelle domine les deux niveaux, son cœur reste sensible à « la magie du poète », mais sait bien la supériorité des faits objectifs. L'historien sera donc une pièce maîtresse du dispositif politique, apte à dissiper les contrevérités de la légende, condition de la marche vers la civilisation, et capable tout à la fois d'entretenir la flamme des Grands Récits, piliers de la Patrie.

Epos romantique et telos national

Varnhagen rejoint ainsi un autre écrit programmatique, lui aussi suscité par l'IHGB : la célèbre dissertation de Karl Friedrich von Martius, « Comment l'on doit écrire l'histoire du Brésil²³ ». Publié quatre ans avant l'essai sur Caramuru, dans la même revue, l'écrit allemand découlait d'un concours ouvert en 1840 et doté pour moitié par le secrétaire perpétuel de l'Institut, le chanoine Januário da Cunha Barbosa²⁴. L'enjeu, non moins central que celui dont découlait l'œuvre de Rocha Pitta, visait à définir le plan d'une Histoire antique et moderne du Brésil, et à systématiser les connaissances sur le passé politique, civil, ecclésiastique et littéraire de la jeune Nation. Autrement dit à mettre le pays au diapason des nations européennes et lui inventer un passé, une Antiquité à l'égal du Vieux Monde²⁵.

À cette apparente incongruité prise entre émancipation et modèle, indépendance et aliénation, semble s'ajouter le paradoxe de voir les jurés brésiliens récompenser, concernant le domaine on ne peut plus réservé de l'identité nationale, la réponse d'un « étranger ». Mais la contradiction n'est que de façade, elle ne résiste que pour un jugement mal informé se valant de critères inadéquats et anachroniques. D'une part il faut se défaire de l'idée que le Brésil serait vraiment alors une jeune nation, « dans les langes », ayant tout à construire et à apprendre des entités adultes de l'Europe. Bien des pays de notre carte européenne sont plus neufs, plus récents dans leurs contours actuels, que celui « né » en 1822 : la Belgique, l'Italie, les fragmentations de l'Europe centrale... et même l'Allemagne (réunifiée ou non), d'une certaine façon. Certes le discours, tenu à l'intérieur des frontières brésiliennes comme à l'extérieur, peut le percevoir ou le construire ainsi, immature. On ne s'en prive pas, d'autant que l'idée reçue traîne un peu partout, reprise autant par Buffon que par Hegel. Mais fût-elle répétée à l'envi, eût-elle la puissance quasi indestructible de l'imaginaire (comme le reconnaissait Varnhagen), une idée reçue ne fait pas une vérité.

D'autre part, le Brésil impérial ne se pense pas comme un bloc séparé de l'histoire occidentale. La subjectivité politique et culturelle l'emporte sur l'objectivité

géographique et positive des continents. À la différence des autres libérations américaines, l'histoire complexe de son indépendance maintient des continuités de sang, nous l'avons vu, avec la dynastie régnant au Portugal. Continuités qui se voient renforcées par la nature monarchique du régime, dans la mesure où les impératrices sont elles aussi issues des Cours européennes. C'est ainsi qu'avant de lancer son théâtral cri de rupture, « L'indépendance ou la mort », le 7 septembre 1822, et de s'autoproclamer premier empereur du Brésil, le prince dom Pedro avait épousé en grandes pompes, à Rio de Janeiro, Marie Léopoldine d'Autriche. C'est d'ailleurs cette princesse qui avait amené avec elle, en 1817, la mission scientifique qui comptait notamment dans ses rangs Martius et Johann Baptist von Spix. Ces deux naturalistes qui, de 1817 à 1820, explorèrent le Brésil jusqu'aux confins amazoniens, tirèrent de leur expédition, après leur retour en Europe, de très nombreuses publications, de botanique, de zoologie et d'ethnographie notamment. Martius était donc un connaisseur averti de l'empire luso-américain, nourri par ailleurs des référents allemands et européens du moment.

Après avoir préconisé l'étude des vestiges de la civilisation amérindienne, à côté des apports de la colonisation portugaise et de l'empreinte africaine²⁶ — préfigurant ce qui va devenir le mythe de formation des « trois races » —, le savant de Munich édicte les préceptes d'une écriture *brésilienne* de l'histoire :

Une œuvre historique sur le Brésil doit, à mon avis, avoir également pour mission d'éveiller et de réanimer en ses lecteurs brésiliens l'amour de la patrie, le courage, la constance, l'industrie, la fidélité, la prudence, en un mot, toutes les vertus civiques. [...] Que l'historien du Brésil, donc, n'oublie jamais que, pour rendre un véritable service à sa patrie, il devra écrire en tant qu'auteur monarco-constitutionnel, comme unitaire au sens le plus pur du mot. Il en résulte que son œuvre, qui ne devrait pas excéder un fort volume, devra être écrite dans un style populaire, mais noble. Elle devra plaire non moins au cœur qu'à l'intelligence ; c'est pourquoi elle ne devra pas être écrite dans un langage du ... [sic] et ampoulé, ni être surchargée d'érudition ou d'une multitude de citations stériles. Elle évitera autant le caractère de chronique que celui de recherches historiques sèches et purement érudites. Comme toute histoire digne de ce nom, elle doit ressembler à un Epos ! Si d'une part il est vrai qu'il n'existe de véritable Epos populaire que composé là où le peuple se trouve encore en développement progressif, d'autre part nous ne pouvons en conséquence douter qu'actuellement le Brésil soit un objet digne d'une histoire véritablement populaire, puisque le pays est entré dans une phase qui exige un progrès puissant ; c'est pourquoi l'histoire populaire du pays vient tout à propos [...] ²⁷.

Nous avons là un extraordinaire condensé des fondements de la *nouvelle histoire* du Brésil dans sa version germanique : « philosophique » et « pragmatique » dans la méthode, selon les mots de Martius, elle doit être épique dans sa rédaction, en vertu de sa mission patriotique et de sa vocation à être populaire. Les faits devront se plier, non plus à la *vérité de l'au-delà* des classiques, mais au *telos* de la nation conçue comme un destin. L'histoire se fait religion : « [...] au Dieu “mort” ou “caché”, à la nature “muette” ou inaudible, l'homme opposait ce fragment dérisoire du temps qu'il avait réussi à faire sien et dont il espérait tirer à la fois la vérité de son être et la norme de son action. Hegel en fera la vie même de l'Absolu²⁸. »

Le peuple toutefois, et *a fortiori* le peuple d'une nation naissante, ne comprend que le langage du cœur. La matrice intellectuelle de Martius est ici nettement plus romantique que l'inspiration vichienne de Varnhagen. Elle puise dans les réflexions allemandes sur la question nationale, aussi bien qu'elle s'inspire en amont des thèses de Johann Gottfried von Herder, ainsi résumées et critiquées par Hegel :

En Allemagne aussi, lorsque sous l'impulsion de Herder on recommença de prêter plus largement attention aux chants populaires, on a fait des poésies de toutes sortes de chants dans les tons nationaux de peuples et clans d'une culture simple — Iroquois, Grecs modernes, Lapons, Turcs, Tartares, Mongols, etc., et l'on a tenu pour une grande génialité de se mettre à penser et versifier suivant des mœurs et des visions populaires tout à fait étrangères. Mais si le poète lui-même peut se plonger pleinement dans ces choses étrangères et les ressentir, pour le public qui est censé les apprécier, elles gardent pourtant toujours quelque chose d'extérieur²⁹.

L'histoire, nouveau mythe de l'Occident

Bien qu'en discordance sur la représentation du peuple, Martius incarnant une élite plus ouverte et optimiste quant aux chances de son « développement », lui et Varnhagen se retrouvaient sur bien des points, en cohérence avec leur époque. Au même moment où la raison croyait s'être attribué le droit et les moyens de chasser les superstitions de la fable, triant le bon grain de la science et l'ivraie des belles-lettres, et pour ce qui nous intéresse séparant l'histoire du mythe, la ruse de la poésie inventait un nouveau mythe à l'Occident, l'histoire. L'Histoire comme révélation et expression d'une destinée collective, fille de la Science et de l'État-Nation.

- 2 D'essence aristocratique³⁰, l'épopée devenait dans ce processus la forme « démocratique » accompagnant la mutation de la Nation, naguère vertébrée par le Roi et la foi, désormais assise sur une communauté d'âme, de valeurs et de sentiments, une « identité ». Chez nous, le « Roi de France », maître souverain d'un territoire et de ses sujets, était devenu « Roi des Français », premier seulement d'entre les citoyens. Avec des nuances, le Brésil devenait lui aussi une monarchie constitutionnelle. Pour lui, Martius inventa un récit qui incarnât un *modus vivendi et operandi* entre un régime foncièrement inégalitaire et le postulat d'une unité nationale en formation : l'histoire épique. Sur un mode « mineur », Varnhagen, tout historien scientifique qu'il se voulait, écrivit sa romance de Caramuru³¹, une version poétique qui s'adressait au peuple en rectifiant les fourvoiements du mythe : un ersatz de mythe politiquement correct. Loin d'avoir tourné le dos à sa fonction étimologique et téléologique, l'Histoire de Martius, de Varnhagen et de bien d'autres, renouvelait sa mission fédératrice dans laquelle le mythe, d'un certain point de vue « falsification » de l'histoire, était aussi une mise en fiction nécessaire du passé. Dans les ténèbres de croyances plus ou moins obscurantistes ou intuitives, selon les avis, sa lumière indiquait au peuple la voie de son destin et scellait une conscience collective.
- 3 Au passage, cette illusion de progrès avait peu à peu inversé la hiérarchie aristotélicienne entre poésie et histoire, en même temps qu'elle creusait les tranchées des « disciplines », allumant les feux des guerres qui en découlent. Comment sortir de l'impasse de ces dichotomies ? Certes en prenant la mesure des effets heureux ou pervers de la poétisation de l'histoire. Mais en sachant aussi lire tout à la fois, en bonne symétrie schizophrénique, la dimension poétique de l'histoire et l'historicité de la poésie.

NOTES

1. Sebastião da Rocha Pitta, *História da América Portuguesa desde o Anno de Mil e Quinhentos do seu Descobrimto até o de Mil e Setecentos e Vinte e Quatro*, Lisbonne : Joseph Antonio da Sylva, 1730.
2. C'est d'ailleurs à un officier ayant pris une part active à cette guerre de reconquête, Francisco de Brito Freyre, que l'on doit une autre œuvre historique : *Nova Lusitania. Historia da Guerra brasilica*, Lisbonne : Joam Galram, 1675.
3. « [...] ao Príncipe, que lhe rege o Império, pertence patrocinarlhe a Historia. Nella verá Vossa Magestade em grosseiro risco delineada a parte do Novo Mundo, que entre tantas do Orbe antigo, que comprehende o circulo da sua Coroa, he a mayor da sua Monarchia. Não offerece a Vossa Magestade grandezas de outras Regioens, em que domina o seu poderoso Sceptro, tendo tantas que lhe tributar na do Brasil. », *História da América Portuguesa...*, *op. cit.*, dédicace au Roi [p. 10].
4. Voir Marcel Detienne : « Le chef, le roi rassemble sur sa personne tous les pouvoirs disséminés parmi les lignages et les clans. Son pouvoir, très souvent sacralisé, semble ne laisser aucun interstice entre sa personne couverte d'interdits et la société des clans et des lignages qui lui reconnaît le privilège d'assurer l'union des vivants de son royaume avec la totalité des forces visibles et invisibles de la nature. », *Comparer l'incomparable. Oser expérimenter et construire*, Paris : éd. du Seuil, coll. « Points-Essais », 2010, p. 102.
5. « [...] delas daremos agora notícia neste Tratado para que os leitores vejam que são realidades da verdade, e não hipérboles de historiador. », João Daniel, *Tesouro descoberto no máximo rio Amazonas 1722-1776*, Rio de Janeiro : Contraponto, 2004, vol. 1, p. 523 [1^{re} éd. 1976].
6. Boileau, *Épître IX*, 1675, v. 43-46 [[http://fr.wikisource.org/wiki/Épître_IX_\(Boileau\)](http://fr.wikisource.org/wiki/Épître_IX_(Boileau))].
7. Cité par Kostas Papaioannou, in G. W. F. Hegel, *La raison dans l'histoire. Introduction à la philosophie de l'histoire*, trad. K. Papaioannou, Paris : U.G.E., coll. « 10/18 », 1993, p. 7. Rédigées à Paris en 1843, les contributions « Zur Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie » ont paru dans les *Annales franco-allemandes (Deutsch-französische Jahrbücher)* en février 1844.
8. « [...] le rôle du poète est de dire non pas ce qui a réellement eu lieu mais ce à quoi on peut s'attendre, ce qui peut se produire conformément à la vraisemblance ou à la nécessité. En effet, la différence entre l'historien et le poète [...] vient de ce fait que l'un dit ce qui a eu lieu, l'autre ce à quoi on peut s'attendre. Voilà pourquoi la poésie est une chose plus philosophique et plus noble que l'histoire : la poésie dit plutôt le général, l'histoire le particulier. Le général, c'est telle ou telle chose qu'il arrive à tel ou tel de dire ou de faire, conformément à la vraisemblance ou à la nécessité [...]. Le particulier, c'est ce qu'a fait Alcibiade, ou ce qui lui est arrivé », Aristote, *Poétique*, trad. Michel Magnien, Paris : Le Livre de Poche, chap. 9, p. 116-117.
9. Vincent Debaene, *L'Adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris : Gallimard, 2010, p. 28.
10. Cité par V. Debaene, *ibid.*, p. 30. L'ironie voudra que V. Debaene se heurte aux mêmes critiques à propos de la « Pléiade » de Lévi-Strauss qu'il a préfacée. Au nom de sa discipline, Emmanuel Désveaux reproche à la petite équipe de normaliens dont il fait partie une entreprise de « rabaissement de l'anthropologie » et de « récupération littéraro-philosophique » : « [...] soyons sérieux, si Lévi-Strauss est un grand écrivain [...], il demeure avant tout un anthropologue dont la réflexion, extrêmement puissante, est loin d'être dépassée d'un point de vue théorique [...]. » (« Claude Lévi-Strauss, *Œuvres* », in *L'Homme*, n° 190, 2009, p. 199-201 : <<http://lhomme.revues.org/index21262.html>>). À nouveau, le littéraire se voit opposé à l'intelligence scientifique, infiniment supérieure.

11. In *Revista trimestral de Historia e Geographia* ou *Jornal do Instituto historico e geographico brasileiro*, Rio de Janeiro, 2^e trimestre 1848, tome X, p. 129-152.
12. Frei José de Santa Rita Durão, *Caramuru. Poema épico do descobrimento da Bahia*, Lisbonne : Régio Officina Typografica, 1781.
13. C'est cette pensée que les Anciens formalisèrent dans le proverbe :/ « Qui conte un point/ Ajoute un point. » (Foi este pensamento que os antigos formalisaram no proverbio:/ Quem conta um ponto/ Acrescenta um ponto.)
14. « Quasi todas as nações oferecem exemplos, nos primeiros tempos da historia da sua civilização, de contos maravilhosos que as acalentaram no berço, e depois entretiveram a fantasia de seus povos, em quanto estes não tinham de si muito que dizer. Ha n'esses contos quasi sempre um fundo verdadeiro: nem era possivel a quem tinha pouco de que historiar esquecer-se de um feito extraordinario praticado por homens mais eminentes de corpo ou de espirito, ou oriundos de gente de maior illustração, aos quaes os simplices aborigenes selvagens deviam de ter venerado como creaturas de outra especie, como deuses ou semi-deuses. Formado assim um verdadeiro *mytho heroico*, propaga-se tomando corpo de geração em geração, e frequentes vezes se tem até fundido no nome de um só individuo os casos notaveis occorridos a diferentes pessoas. O povo não está á espera de que appareçam chronistas e historiadores com esta cathogoria para publicar um factu que lhe aguça a curiosidade. Depois d'elle succedido conta-o, torna-o a contar: a poesia o vai enfeitando, a imaginação enriquecendo, o espirito associando, e no fim de annos tem a historia sahido d'esse chãos, d'essa Babel de linguas dispersas já outra, sempre para mais pasmosa e estupenda: e tanto mais o for, tanto maior certeza terá de ferir a imaginação e tocar os corações, especialmente do sexo que recolhe mais intimas estas sensações, e que depois nol-as transmite com o leite. O historiador só apparece mais tarde quando o povo se tem constituido e adiantado em civilização: mas d'esse factu que ao povo interessou, e pela fórma que lhe interessou, já elle tem registado a historia n'um archivo muito mais popular, e não menos duradouro que os documentos escriptos em pergaminho: é o da tradição. », *op. cit.*, p. 129-130.
15. Giambattista Vico, *La Science nouvelle*, trad. Christina Trivulzio, princesse de Belgiojoso, Paris : Gallimard, coll. « Tel », 1993 [1^{re} éd. originale : 1725], p. 34.
16. *Idem.*
17. *Idem.*
18. « Quantos exemplos não poderamos citar de crenças d'estas tradicionaes, das quaes algumas, já derrubadas pela justa e severa critica entre o pequeno numero comparativo dos que n'uma nação frequentam os livros, se conservam todavia e conservarão para sempre no vulgo, e até para mais nos corações d'esses mesmos a quem a convicção e a razão estão doutrinando em contrario? », Varnhagen, *op. cit.* p. 130.
19. *Op. cit.*, p. 37.
20. Né au Brésil en 1816, il s'est formé au Portugal comme ingénieur militaire, et s'est engagé au côté de dom Pedro dans la guerre opposant le premier empereur du Brésil (alors déchu) à son frère dom Miguel, qui revendiquait le trône portugais. Naturalisé Brésilien en 1844, il entra dans la carrière diplomatique, profitant de ses relations, de ses nombreux voyages et de ses multiples résidences pour réunir une abondante documentation historique qui lui servit à rédiger notamment une *Histoire Générale du Brésil*, son *opus magnum* : *História Geral do Brazil antes da sua separação e independencia de Portugal*, 2 vol. 1854-1857 (pour la première édition). Il mourut à Vienne, son dernier poste d'ambassadeur, en 1878.
21. « Insistimos porém, mais do que nenhum dos que nos precederam em trabalhos idênticos, na verdadeira apreciação comparativa do grau de civilização dos colonisadores, do de barbárie dos colonos escravos trazidos impiamente d'Africa, e do de selvajaria dos povos, últimos invasores nômades, que occupavam em geral o território que hoje chamamos Brazil. », Préface à *História*

Geral do Brazil antes da sua separação e independencia de Portugal, Rio de Janeiro : E. & H. Laemmert, 1877, 2^e éd., p. XXIV.

22. Quando as crenças se radicam uma vez, não é facil extirpar-lhe as raizes. Fazem uma religião, cujos sectarios se não achassem terra que lhes servisse de patria, prefereriam antes peregrinar errantes como os filhos de Moysés do que deixar-se exterminar pelos intolerantes descrentes da sua seita. O rei Arthur, Carlos Magno e seus doze pares, o Cid campeador e até o rei D. Sebastião vivem para a historia differentemente do que para a poesia e crença popular. Succede como na Mythologia: todos sabemos que ha n'esta uma parte historica, e outra imaginativa; aprendemos até nas escolas a distinguil-as: entretanto quando lemos um poeta classico acreditamos com igual fé assim as entidades que tiveram uma existencia historica, como as propriamente fabulosas. Quem nos dá a verdadeira fé é a magia do poeta, que melhor sabe tocar-nos, vibrando-nos as cordas do sentimentos.

É esta convicção em que estamos de que nenhum mal póde já a critica desapaixonada produzir para arrefecer o entusiasmo pela nossa epopéa brasileira, e o muito desejo de que nos possuimos de tratar um assumpto em que o Instituto mostrou empenho, quando o submetteu a concurso expondo primeiro o que de documentos authenticos constar, deixando á natural e singela expressão d'elles e á luz da critica guiar o resto, e quando evidentemente seja provada a existencia do denominado Caramurú, o que até agora tem corrido entre duvidas e mal provado, procuraremos esclarecer até onde nos for possivel a questão especial da sua decantada viagem á França, que é o assumpto dado por programma, e constitue uma parte do todo da questão. », Varnhagen, *op. cit.* p. 130-131.

23. Carlos Frederico Ph. de Martius, « Como se deve escrever a história do Brasil », in *Revista trimensal de história e geografia ou Jornal do Instituto Histórico e Geográfico do Brasil*, n° 24 (1844), Rio de Janeiro, janvier 1845, p. 381-403.

24. Cf. *Revista trimensal de história e geografia ou Jornal do Instituto Histórico e Geográfico do Brasil*, tome 2^e, Rio de Janeiro : Imprensa nacional, 1916 [reproduisant l'édition de 1840], p. 642.

25. C'est ainsi que les romantiques brésiliens cherchèrent dans les mythes tupis l'équivalent d'un Homère ou d'un Ossian, d'une *Odyssée*, d'une *Iliade* ou d'un *Fingal*.

26. Soulignons que ce programme n'allait pas de soi dans un pays où le Noir, esclave ou descendant d'esclave, était tenu hors du champ de la citoyenneté (l'abolition n'est définitivement octroyée qu'en 1888) et où l'Indien témoignait d'une décadence barbare qui faisait planer un doute sur la viabilité de la nation. L'un des débats courant tout au long du XIX^e siècle et au-delà portera ainsi sur l'exigence du blanchiment (encouragé par la politique migratoire) et sur la possibilité ou non de civiliser les marges dégradantes de la population, de les intégrer au sein du périmètre national. Au contraire d'un Gobineau, consul à Rio en 1869, pour qui un pays si métissé était inexorablement condamné à la dégénérescence, Martius annonce à la fin de son essai l'avènement d'une civilisation originale : « C'est justement dans la vaste étendue du pays, dans la variété de ses productions, parallèlement au fait que ses habitants partagent la même origine, le même fond historique, en vue d'un même avenir flatteur, que se trouvent fondés le pouvoir et la grandeur du pays. » (« Justamente na vasta extensão do país, na variedade de seus produtos, ao mesmo tempo que os seus habitantes tem a mesma origem, o mesmo fundo histórico, e as mesmas esperanças para um futuro lisonjeiro, acha-se fundado o poder e grandeza do país. », *ibid.* , p. 402).

27. « Uma obra histórica sobre o Brasil deve, segundo a minha opinião, ter igualmente a tendência de despertar e reanimar em seus leitores Brasileiros amor da pátria coragem, constância, indústria, fidelidade, prudência, em uma palavra, todas as virtudes cívicas. [...] Nunca esqueça, pois, o historiador do Brasil, que para prestar um verdadeiro serviço à sua pátria deverá escrever como autor Monarquico-Constitucional, como unitário no mais puro sentido da palavra. Daqui resulta que a obra, a qual não devia exceder a um só forte volume, deverá ser escrita em um estilo popular, posto que nobre. Deverá satisfazer não menos ao coração do que à

inteligência; por isso, não devia ser escrita em uma linguagem do ... [sic] e empolada, nem sobrecarregada de erudição ou de uma multidão de citações estéreis. Evitará não menos ter o caráter de uma crônica, do que de investigações históricas, secas e puramente eruditas. Como qualquer história que este nome merece, deve parecer-se com um Epos! S[e] de um lado é verdadeiro que a Epos popular só é composta onde o povo ainda se acha em desenvolvimento progressivo, então do outro lado não podemos duvidar que atualmente o Brasil é um objeto digno de uma história verdadeiramente popular, tendo o país entrado em uma fase que exige um progresso poderoso; por isso, uma história popular do país vem muito a propósito [...]. », *ibid.*, p. 402-403.

28. Kostas Papaioannou, *op. cit.*, p. 7.

29. Hegel, *Ästhetik, Werke* — B. 266 — t. XIII, p. 349. Cité par Pierre Pénisson, J. G. Herder. *La raison dans les peuples*, Paris : Le Cerf, coll. « Bibliothèque franco-allemande », 1992, p. 13, note 6.

30. Selon Jean-Pierre Vernant, synthétisé par Marcel Detienne, le genre épique constitue « une mémoire institutionnalisée autour du corps, des armes et du tombeau signifiant marqué par le mot *sèma*. Le tout étant ordonné selon le code social d'une culture héroïque. », *Comparer l'incomparable, op. cit.*, p. 79.

31. Cf. « O matrimônio de um Bisavô ou O Caramuru (Romance histórico brasileiro) » [Le mariage d'un ancêtre ou Caramuru (Romance historique brésilienne)], in Francisco Adolfo de Varnhagen, *Florilégio da poesia brasileira*, tomo III, Rio de Janeiro : Publicações da Academia brasileira, 1946, p. 225-238.

AUTEUR

MICHEL RIAUDEL

Université de Poitiers